



Maurice Doget – AD 18 140 J 14

Soumis au Service du Travail Obligatoire, Maurice Doget rentre d'Allemagne le 17 août 1943 à l'occasion d'une permission. N'ayant pas l'intention d'y retourner, il prend une autre identité en devenant Maurice Lacroix et se réfugie à Paris. Il est arrêté le 5 août 1944. Il a 23 ans. Il passe dans les prisons d'Orléans et Fresnes avant d'être déporté le 15 août 1944 à Buchenwald (Kommando d'Holzén), Bergen-Belsen. Matricule 76897. Il est libéré le 15 avril 1945 par les Anglais, rapatrié le 3 juin en avion sanitaire. Il pèse 27 kg à son retour.

Source : « *La liberté guidait leurs pas* » d'Alain Rafesthain. Ed. Royer – AD 18 – 8° 8722

Document annexe :

M. Maurice DOGET, d'Aubigny

Aubigny eut à payer un lourd tribut à l'occupation puisque la cité comptait parmi les siens le sinistre Paoli. Une vingtaine de ses enfants furent déportés. Quatre seulement rentrèrent vivants, depuis, deux sont décédés. Avec M. Ducloux, Albinien depuis une vingtaine d'années, MM. Maurice Doget et Roger Portal, demeurent les rescapés de cette sinistre période.

M. Maurice Doget, président de l'Amicale Régionale des Résistants et Patriotes, se trouvait dans un état de faiblesse extrême, ne pesant plus que 27 kg lorsque, le 15 avril 1945, les Anglais libérèrent le camp de Bergen-Belsen, « l'enfer des enfers », où il était interné depuis moins d'un mois, après avoir « vécu » Buchenwald. Voici le récit de son arrivée à Bergen-Belsen.

« La vie d'un déporté ne comptait pas pour les gardiens ou S.S. Pour moi, le spectacle horrible du camp de Bergen-Belsen restera gravé dans ma mémoire.

« Après le voyage de nuit, en wagon découvert, fin mars 1945 (les commandos se repliant vers le centre de l'Allemagne) et les bombardements qui réduisirent notre convoi à plus de moitié, nous arrivions dans ce sinistre lieu pour y découvrir, dans une brume glaciale, des milliers de cadavres, jonchant le sol, mutilés, certains le ventre ouvert.

« Nous étions pourtant rôdés à

de dures épreuves genres exécutions en bordure de route, pensions, mais cette vision nous fit frémir en pensant aux jours à venir.

« Notre embauche fut immédiate, il fallait enterrer tous ces morts que nous trainions sur le sol depuis l'aube jusqu'au soir, sur deux kilomètres, avant de les jeter dans les fosses que creusaient d'autres camarades, puis les recouvrir de chaux.

« Cette besogne dura quinze jours, tandis que, s'ajoutant aux épreuves terribles des mois précédents, la famine régnait (nous ne touchâmes que deux soupes durant cette période). Le typhus « installé » dans le camp, la mort sévit de plus belle. Des hommes devenus fous, buvaient leur urine et dépeçaient les cadavres pour assouvir leur faim.

« Le repos était inexistant, étant enterrés dans des baraquements, obligés de s'asseoir par terre, enchevêtrés les uns dans les autres toute la nuit.

« Voilà la vie que nous avons menée jusqu'à la libération du camp, le 15 avril 1945, d'où, hélas, trop peu de nos camarades ont survécu ».

—Mr—

Il faut ajouter que, de l'une de ces baraques où étaient entassés 500 prisonniers, sept seulement et parmi eux M. Maurice Doget, avaient encore en eux un souffle de vie...